

LE DIABLE

A L'ASSEMBLÉE

	Un an,	6 mois,	3 mois,
Paris	6	3	2
Départements	12	7	4
Étranger	15	8	5



BOITEUX

NATIONALE.

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 27.

Tous les Articles doivent être signés et adressés *franco* au Rédacteur en chef, Ch. TONDEUR.

Paraissant les Mardi, Vendredi et Dimanche.



Avis important.

A dater du 10 juin, le *Diable boiteux* paraîtra 3 fois par semaine, au lieu de 2 fois, comme nous avons commencé à le faire paraître en débutant. Nous devons cette extension à la bienveillance, à l'empressement des Lecteurs, désireux de connaître ceux qui nous représentent.

Chaque numéro contiendra une nouvelle Biographie critique, un Compte rendu des Séances de l'Assemblée, des Coups de Béquille, Faits divers, etc., etc.

SOMMAIRE. — Le Peuple souverain, qui n'est pas provisoire, aux Citoyens Directeurs, membres du Gouvernement provisoire. — Biographie d'Armand Marrast. — On veut brûler le Diable. — Nos journaux affichés et arrachés. — Coups de Béquille. — Résultat des Elections.

Aux Citoyens Directeurs,

MEMBRES DE LA COMMISSION EXÉCUTIVE PROVISOIRE,

Le Peuple Souverain, qui n'est pas provisoire.

Citoyens Directeurs,

Lorsque, au 24 Février, après notre victoire, vous êtes sortis de nos acclamations avec un pouvoir délégué, qui devait être provisoire comme toute délégation, vous nous avez promis solennellement d'organiser pour nous la République, la Liberté, l'Égalité, la Fraternité. Nous avons cru à vos promesses, nous avons été confiants et généreux, parce que nous étions forts. Comment avez-vous répondu à notre confiance? quelle est la liberté que vous nous avez donnée? qu'elle est l'égalité que vous nous avez faite? quelle est la fraternité que vous avez pratiquée?

Les armes que nous vous avions données, vous les avez tournées contre nous. Le pouvoir qui vous avait été confié pour nous protéger et pour défendre notre liberté, vous en avez abusé pour assouvir votre luxe effréné, vos passions inexorables, votre lâche et insatiable cupidité. Les deniers du trésor, les fonctions publiques, les palais, les richesses de la nation, vous en avez fait votre proie; au lieu d'un roi et d'une dynastie, vous nous avez donné une nouvelle race de tyrans et de nouvelles dynasties, tyrans d'autant plus odieux, qu'ils avaient oublié de suivre leur origine de la veille pour se mettre insolemment au-dessus des lois et du peuple d'où la crédulité les avait élevés. Les millions que la sympathie nationale a versés entre vos mains pour les blessés de février, les dons patriotiques qui ont été faits à la République par tant de citoyens dévoués, qu'en avez-vous fait? quel compte en avez-vous rendu? Les blessés de février ne les ont point reçus; aucune des misères, aucun des besoins de la patrie n'ont été soulagés. Nous devions tous avoir du pain et du travail, et un salaire légitime; les ouvriers sont toujours sans pain, sans travail, et pour salaire ils reçoivent une faible aumône qui les humilie sans être suffisante pour les nourrir. Il y a cependant des ouvriers qui ont été payés, qui sont grassement payés; c'est vous, ce sont vos complices dans cette œuvre de destruction; vous vous êtes alloué 80 ou 100,000 francs par an pour votre part de travail, et vous ne pouvez pas assurer 4 ou 5 fr. par jour à ces ouvriers que vous appelez vos frères. Est-ce ainsi que vous entendez l'égalité? Tandis que vous regorgez de luxe et de superflu, le peuple souffre la faim et la misère; tandis que vous vous prélas-

sez dans ces palais qui lui appartiennent, il n'a point d'asile où reposer sa tête et abriter sa famille; est-ce ainsi que vous pratiquez la fraternité? Chacun de vous dévore la substance de cent familles; en quoi donc la République que vous nous faites a-t-elle amélioré notre sort?

Voilà donc quel était le but de vos proclamations et de vos phrases sonores. Vous nous avez flattés par vos paroles insidieuses, pour nous faire servir de marche-pied à votre ambition, et maintenant que vous êtes directeurs, maire de Paris, ministres; maintenant que vous avez fait entre vous le partage du pouvoir et des richesses, vous cherchez à nous diviser pour régner; vous établissez parmi nous des castes et des camps ennemis, des bourgeois et des ouvriers. Non! non! le voile que vous aviez mis devant nos yeux se déchire, nous vous voyons tels que vous êtes. Il n'y a point de bourgeois et de prolétaires parmi nous; nous ne formons tous qu'un seul peuple, le peuple Français, le peuple votre souverain! Nous voulons tous être, nous sommes tous égaux, mais égaux par la liberté et la fraternité, et non point par le niveau de la misère et de la faim que vous voulez faire passer sur nos têtes. Au lieu de secondar et de servir l'action et la puissance de l'assemblée souveraine qui nous représente, vous entravez sa marche, vous lui disputez sa souveraineté, vous conspirez peut-être, vous semblez au moins conspirer avec les audacieux qui ont voulu porter sur elle une main sacrilège. Ces audacieux sont encore vos amis, ils se couvrent de votre égide pour braver la justice et les lois!

Quel que soit l'aveuglement dont vous êtes frappés, quel que soit le vertige qui vous saisit, lorsque du haut de vos palais d'aujourd'hui, vous considérez vos humbles ménages d'hier, vous êtes forcés de le voir, vous ne pouvez point vous le dissimuler, vous n'avez plus la confiance du peuple! Et c'est là votre arrêt de mort; c'est la fin de votre insolent triomphe! Les révolutions vont vite et entraînent rapidement avec elles leurs instruments, même les plus habiles; elles dévorent leurs enfants! Il a fallu sept ans à Guizot et à Duchâtel pour exciter la tempête qui les a engloutis; quelques mois vous auront suffi pour soulever contre vous la même impopularité, la même indignation. Le peuple qui vous a élevés demande votre chute, et si vous aviez l'impudeur de résister à sa volonté souveraine, une pétition immense viendrait porter à la Chambre cette volonté et la mettrait en demeure de l'exécuter. Le peuple demande votre retraite ou votre renversement, et la reddition de vos comptes. Et n'accusez point ici le caprice et l'inconstance de la foule; ne récriminez point à l'heure de sa justice contre l'idole que vous avez encensée. Le peuple est grand et généreux, comme vous l'avez dit plus d'une fois; il use avec modération de sa victoire et de sa force; mais il est juste, et il use aussi de sa justice, soit qu'il abaisse ceux qu'il avait élevés avec trop de confiance, soit qu'il relève ceux que vous avez voulu abaisser. Un homme parmi vous, un de ceux qui avaient saisi le pouvoir au 25 février et auquel était échu le poste le plus difficile peut-être et le plus important, a usé de ce pouvoir avec dévouement et loyauté. Cet homme vous faisait ombrage, vous l'avez entouré de ténèbres et d'intrigues, vous l'avez forcé à se retirer, à donner sa démission. Mais il a fait appel au peuple, et le peuple le relève. Au moment où j'écris ces lignes, son nom est sorti, pour la deuxième fois, triomphant et justifié de l'urne électroale. Cet homme que vous avez voulu renverser et que le peuple saura bien relever, c'est le citoyen Caussidière. C'est le seul qui ait exercé le pouvoir qu'il avait reçu avec

zèle et fidélité. Aussi le peuple lui tient compte du bien qu'il a fait, de sa police de bon sens et de conciliation, de l'ordre qu'il a voulu constamment faire, suivant ses expressions, avec du désordre, et malgré les obstacles que lui suscitaient à chaque instant l'ambition et les empiétements de notre moderne Pétion. Le peuple est reconnaissant autant qu'il est juste!

Biographie d'Armand Marrast,

MAIRE DE PARIS.

Le berceau de ce grand homme d'État, qui devait commencer une de nos dynasties républicaines, ne fut pas entouré de beaucoup d'éclat et les biographes ont eu de la peine à découvrir les traces assez obscures de son enfance et de sa première jeunesse. On dit cependant qu'il fut le sixième ou septième fils d'un procureur, d'abord établi pendant la première révolution à Toulouse, et qui alla plus tard se fixer à Orthez avec sa nombreuse tribu. De là, du pied des Pyrénées, ces jeunes aiglons, tous de caractère audacieux et de nature aventureuse, prirent leur essor pour se distribuer sur la scène du monde. Un seul resta fidèle aux traditions paternelles et suivit la carrière du barreau: c'est celui qui avait soutenu depuis peu un procès éclatant contre les magistrats de son pays, et que nous avons vu nommer de prime abord procureur général à Pau, peu après l'inauguration de la dynastie Marrast. Un autre avait suivi la carrière des armes, et à cette même époque il a obtenu, tout-à-coup, un grade élevé dont l'injustice de l'ancien régime le privait depuis trop longtemps. Les autres s'étaient jetés dans l'enseignement, ce refuge des oisivetés et souvent même des nullités incomprises, cette carrière de ceux qui n'en ont pas. Le citoyen Armand Marrast, le chef de la dynastie, fut de ces derniers; il fit ses premiers pas de la vie dans l'enseignement, et les rayons de sa grandeur future furent quelque temps éclipsés dans une chaire obscure du collège de Pontlevoy. Il bouillonnait cependant, trop à l'étroit, dans cette mince position et plein de sa grandeur future. Il quitta tout-à-coup le modeste théâtre de ses classiques exploits et vint à Paris chercher la solution de ses rêves ambitieux. Quoi qu'il ait fait cependant, depuis cette époque, pour secouer, comme l'on dit, la poussière des bancs, il est toujours resté profondément marqué du cachet du pédantisme et de la suffisance du rhéteur, *quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diu*.

Cependant les premiers temps furent difficiles, l'horizon restait obscur, malgré les pressentiments de gloire et de fortune qui fermentaient dans son sein; il se sentait souvent à jeun, quand les autres avaient diné. Tel est le sort du génie, telles sont souvent les épreuves par lesquelles il lui faut passer, pour arriver à la fortune et à ces hautes positions que l'avenir ou l'intrigue lui réservent! Il fut donc obligé de pamphléter et de faire des brochures pour vivre. Cependant ces mêmes brochures, qui étaient le gagne-pain du jour, celles qu'il publia surtout sur les diverses écoles philosophiques, préparèrent son avenir et commencèrent sa réputation, en révélant en lui un véritable talent littéraire.

En 1830, il combattit pendant les trois grandes journées de Juillet. Quel est le journaliste qui n'a pas combattu ces jours-là? Nous en connaissons qui sont à peine âgés de 23 ans, qui commencent à peine à barbouiller des feuillets ou des faits divers, et qui ont vaillamment combattu

pendant ces trois journées de juillet, il y a 48 ans. Sans doute ils avaient échappé ces jours-là à leurs nourrices ou à leurs bonnes, pour se livrer à cette humeur belliqueuse si précoce. Quoi qu'il en soit, le citoyen Armand Marrast combattit pendant ces trois journées pour les lois et pour la liberté, et, immédiatement après le combat, il déposa les armes pour prendre irrévocablement la plume de publiciste, et devint promptement un des principaux rédacteurs de la *Tribune*, journal franchement républicain, qui fut un redoutable adversaire de ce qu'on appelait alors le système du juste milieu. Il porta dans ces nouvelles luttes cette humeur guerrière, cet esprit belliqueux qu'il avait puisé dans ses combats des barricades, et, il faut le dire aussi, de cette opposition tracassière, mesquine et systématique, qui anime assez souvent ceux qui n'ont aucune des positions sociales dont ils se sentent dignes, contre ceux qui les possèdent sans les mériter. C'est, au reste, là le secret de cette verve de lutte et de combat qui semble naturelle aux journalistes, partout où ils aperçoivent le pouvoir, les places, un avantage quelconque; ils font feu dessus, ils les combattent à outrance et ne cessent de les poursuivre que lorsqu'ils les ont atteints pour eux-mêmes et qu'ils peuvent les exploiter pour leur compte. Voyez plutôt le *National*!

Arrêté, à propos du complot d'avril, comme l'un des complices ou des chefs de cette vaste conspiration, le citoyen Marrast publia à sa sortie de prison une brochure qui fit grande sensation à cette époque, et lui valut d'être appelé au *National* comme rédacteur en chef, succédant ainsi à Armand Carrel, de noble et douloureuse mémoire, qui venait d'être tué en duel.

Douze ou treize ans se sont écoulés pour lui dans cette position, pendant lesquels il a été constamment sur la brèche, luttant et combattant sans cesse avec une ardeur infatigable et avec un talent de destruction incontestable. La Chambre des Députés était surtout son théâtre favori de carnage, sa mêlée sanglante et de prédilection. Il faudrait un Homère pour chanter les colères, les exploits de cet Achille à la plume homicide, et pour énumérer toutes ses victimes.

C'est là que vint le prendre la Révolution de Février, ou plutôt c'est de là qu'il partit pour aller faire l'audacieux coup de main de l'Hôtel-de-Ville. Lorsqu'après avoir été proclamés par quelques députés, dans la mémorable séance du 24 février, Dupont de l'Eu et Lamartine et les autres élus de la Chambre allèrent installer à l'Hôtel-de-Ville leur pouvoir provisoire, ils y trouvèrent déjà Marrast, Flocon, Albert et Louis Blanc, qui s'étaient installés et proclamés eux-mêmes et avaient arboré le drapeau rouge. La proie était assez riche; au lieu de se la disputer, ils la partagèrent, et ces deux gouvernements d'origine différente se fondirent en un seul. Chacun prit sa part, et Marrast devint maire de Paris.

Ici commence pour le citoyen Marrast un rôle tout nouveau: ce n'est plus le guerrier audacieux prêt à faire brèche et à monter à l'assaut: c'est l'ambitieux qui veut profiter de sa victoire; c'est le politique adroit et rusé qui prépare sourdement l'édifice de sa grandeur. De tous les flatteurs du peuple, c'est le plus mielleux et le plus insinuant, dans cette guerre intestine qui dévore le gouvernement provisoire et qui date de son berceau et de sa double origine. C'est le plus fourbe et le plus rusé. Il ne veut être que *Maire de Paris*; mais déjà ce titre, entre ses mains, est exclusif et unique, il n'y a plus hors de l'Hôtel-de-Ville, dans les autres arrondissements, que des adjoints et des commis; le monstrueux pouvoir de la commune a reparu, et Pétion a eu son successeur. Ce titre de maire, si modeste, si paternel en apparence, est destiné à envahir et absorber dans son sein la préfecture de Paris et la préfecture de Police. Les loyales révélations du citoyen Caussidière ne laissent aucun doute sur ce projet ambitieux et colossal, et il reste démontré que le modeste publiciste n'aspire à rien moins qu'à réunir sur sa tête et dans son apanage la *Mairie de Paris*, la *préfecture de la Seine* et la *préfecture de Police*! A ce compte-là, vive l'égalité! Et cependant il nous soupire de temps en temps entre deux proclamations une tendre et plaintive pastorale: il nous assure que ce n'est qu'à regret et provisoirement qu'il a délégué à un autre le sceptre du *National*; sous les lambris dorés souvent son front se charge d'ennuis, et il regrette toujours les frais ombrages et les paisibles bergeries du journalisme. Farceur, va!

On veut brûler le Diable.

A peine le *Diable boiteux* a-t-il paru qu'il excite une véritable révolution; les petites passions, les amours-propres blessés se liguent contre lui, comme s'il n'était pas naturel que chaque fois que le diable se mêle des affaires des hommes il y porte un peu de trouble.

Nos satrapes, qui commencent leur sommeil sur leurs canapés dorés, se réveillent en sursaut, les révélations d'Asmodée viennent troubler leur quiétude. Aussi de quoi diable se mêle-t-il, ce malicieux démon! Pourquoi ne pas les laisser en paix savourer les doux loisirs que la République leur a faits, et les mets délicats et les vins exquis du festin du budget. Ah! vraiment, Messieurs, vous n'êtes pas à la fin, et le diable vous en fera voir bien d'autres, vous avez tort de le piquer au jeu. Vous avez inventé un singulier moyen pour l'effrayer. Quoi! brûler le diable! y pensez-vous, Messieurs? Mais c'est lui faire fête, c'est l'encourager dans son entreprise; le feu, c'est son élément, c'est sa vie! Un incendie, des flammes dévorantes, c'est pour lui, comme pour vous un verre de Champagne, cela ne fait que l'émoustiller!

C'est ainsi qu'Asmodée nous exprimait en ricanant et avec un rire inextinguible tout son mépris pour la mesure qu'on a prise contre lui, lorsque nous lui avons raconté que des émissaires galonnés, venant de quelque ministère ou de la commission exécutive, avaient acheté 4000 numéros pour en faire un autodafé. Vivent les autodafés! nous a-t-il dit, je veux une représentation à ma façon, je veux en allumer un pour ces messieurs, dont la sombre lueur éclairera d'un jour nouveau toutes leurs turpitudes.

Nos Journeaux affichés et arrachés.

Décidément les Flocon, les Crémieux, les Marrast et tous nos gouvernants de la même farine ne veulent point de la célébrité que nous cherchons justement à leur donner. On les croyait ambitieux, enflés d'orgueil, pétris de vanité, amants passionnés du bruit, de la renommée. Non vraiment, Messieurs, détrompez-vous, ce sont les gens les plus modestes du monde, ils ne veulent à tout prix qu'une humble obscurité, une retraite ignorée où ils puissent en paix roucouler auprès de leurs Aspasies et se poser en tribuns devant leurs glaces. D'honorables biographies portaient au loin leur célébrité, affichaient partout leur gloire et leurs exploits; leur modestie en souffre, leur humilité, en est blessée, ils les font déchirer impitoyablement. Mais les biographies ne se tiennent pas pour vaincues, elles reparaitront de nouveau, elles emboucheront encore la trompette plus sonore et plus mordante. Pour célébrer leur gloire nous ferons violence à leur vertu. Serait-il juste que la patrie fût privée de l'exemple édifiant de ces citoyens modèles? A demain donc encore de nouvelles biographies! Déchirez, Messieurs, déchirez, quand il n'y en a plus, il y en a encore!

Coups de Béquille.

On dit que le citoyen Joly, représentant de la Haute-Garonne, et qui avait été chargé de révolutionner ce département et quelques autres, a fait avec son patron une scission violente, et qu'il s'est cassé une jambe en descendant de la montagne où il siège sur les hauteurs escarpées et voisines de l'orage, comme disait Barbès.

Nos directeurs, nos ministres deviennent invisibles et muets. — Lamartine prépare, dit-on, une seconde édition de *La Chute d'un Ange*; Ledru-Rollin boude, et, pour comble de malheur, le ministre de l'agriculture et du commerce, le citoyen Flocon, a disparu depuis deux jours, on ne l'a point vu au ministère, il ne s'est point montré à la tribune. Madame Flocon éreinte ses chevaux et brûle le pavé de Paris, dans son coupé, cherchant partout son introuvable. On avait d'abord pensé que le grand homme d'Etat, tout préoccupé des intérêts de son ministère, était allé incognito faire une excursion dans la campagne pour faire connaissance avec le bled et autres productions de la terre, qui rentrent aujourd'hui dans ses attributions; car Flocon est un citoyen de Paris pur sang, qui n'a jamais dépassé le mur de ronde, si ce n'est pour aller quelquefois fraterniser avec le peuple dans quelque établissement de la barrière, et il ne saurait distinguer un pied de bled d'un acacia; on a donc envoyé des émissaires de tout côté, avec son signalement; mais jusqu'ici point de nouvelles! On promet une honnête récompense à celui ou celle qui le ramènera!

Le jour est beau, le ciel est bleu, Mme Flocon est aux Champs-Élysées, étalée dans son coupé, ouvrant et fermant la glace à chaque instant, comme pour montrer la lanterne magique....

Le soleil ruiselle sur les asphaltes du boulevard des Italiens, mais ses rayons sont doux et modérés. D'ailleurs,

il a le privilège dans ces quartiers de ne point hâler le teint de la beauté! Les lorettes circulent; il est deux heures, c'est l'heure du berger et des lions. Cependant Aspasie n'a point paru: ce bel arbre est encore éclipsé; il ne fait pas jour chez la belle des belles. Une de ses amies, la seule peut-être de cette tribu aujourd'hui dégénérée, qui conserve de l'esprit et de la gaieté, entre chez elle en ce moment, et pénètre dans le sanctuaire où reposent ses appas. Une odeur acre et saisissante a remplacé les parfums accoutumés. Un désordre plein d'expression atteste les luttes et les souffrances de la nuit. Aspasie est pâle et accablée; ses traits sont fatigués et bouleversés. Le petit couvert est encore dressé; mais dans quel état! Quel silence et quelle obscurité! lui dit son amie. Tu boudes donc aujourd'hui contre le soleil et contre ton gros Dudu. Ah! ma chère, lui répond Aspasie, d'un ton pénétré, j'ai failli mourir cette nuit; ce gredin de champagne m'a joué un tour affreux. — Tu crois que c'est le champagne, moi je croirais plutôt que ce sont les roussillons dont je vois encore quelques restes dans ces flacons. Depuis que je sais que les Arago nous viennent de ce pays-là, je me méfie de ces vins; ils sont traités comme des Espagnols. Au reste, vois-tu, voilà ce que c'est que de souper sur les fonds secrets; on ne sait pas ce qu'on mange ni ce qui peut s'ensuivre. Quand on prend ainsi ses repas, on est sujet à les rendre. Et ton gros, comment s'en est-il tiré? — Lui, ma chère? rien du tout, comme s'il n'avait rien pris; il ne rend jamais rien; prêt à recommencer. — Ces monstres d'hommes, il faut en convenir, ma belle, ça vous a la conscience et l'estomac bien plus forts que nous. — Les deux amies se séparèrent.

Résultat des Elections.

La réélection de Caussidière, si imposante, si unanime, a été pour lui et pour les vrais amis de la République un éclatant triomphe; qu'elle soit en même temps une honte et une leçon pour les directeurs et les gouvernants dont les intrigues avaient forcé le courageux et loyal préfet de police à se retirer. L'intègre représentant a donné sa démission. Qu'ils le sachent bien une fois pour toutes, quelque ténébreuses que soient leurs intrigues, de quelques nuages qu'ils cherchent à couvrir la discorde et la guerre intestine qui les dévorent, le peuple saura bien porter la lumière dans ce dédale obscur, dans ce foyer de haines, de passions, de conspirations et de luttes acharnées qu'on nomme le Gouvernement provisoire ou la Commission exécutive.

Représentants de la nation, l'opinion publique a fait justice d'une odieuse intrigue, c'est à vous d'achever ce qu'elle a commencé, c'est à vous de faire droit aux vœux unanimes de la capitale et de rétablir le citoyen Caussidière à la préfecture de police, comme la justice du peuple l'a déjà rétabli parmi vous sur son siège de représentant. Il vous appartient de prendre cette initiative avant qu'elle vous soit demandée et pour ainsi dire imposée par la manifestation de la volonté du peuple.

Lorsque ce directoire usurpateur, qui porte la main sur tous les pouvoirs et qui par ses commis et ses créatures veut régner et gouverner malgré nous et malgré vous, nous est devenu si légitimement suspect, lorsque nous sommes menacés de voir ressusciter entre les mains d'un autre Pétion le monstrueux pouvoir de la Commune, qu'il nous reste au moins la protection d'une police puissante et sincère qui garantisse l'ordre public, notre sûreté individuelle, les droits de la propriété et la salubrité publique. Cette police, nous en avons connu les heureux effets pendant l'administration du citoyen Caussidière. Lui seul, dans ces moments difficiles, peut tenir d'une main ferme les rênes de cette administration, et lutter contre les empiètements dangereux qui la menacent. Dans cette partie si difficile du gouvernement, chaque temps a eu ses hommes, suivant ses besoins. A l'Empire, Fouché, avec ses ressources inépuisables et audacieuses; à la Restauration, Decazes, avec ses crimes, sa bascule et ses intrigues; au Gouvernement, de 1830 Persil, Gispert et Delessert, avec leur système de corruption et leurs délateurs; à la République, Caussidière, avec son énergie et sa loyauté, avec sa police d'action personnelle de bon sens et de conciliation. Rien ne peut le remplacer. Nous en faisons depuis sa retraite la triste expérience.

Depuis quelques jours, nous assistons à un nouveau spectacle: des citoyens s'amuse à brûler, au pied de l'arbre de la liberté de la place Sorbonne, le journal l'*Assemblée nationale*. On se demande si ces Messieurs s'en prennent aux Représentants, ou s'il faut voir dans cet auto-da-fé une censure d'une nouvelle espèce.

PARFUMERIE HYGIÉNIQUE. Maison Chantal, rue Richelieu, 67, à l'entresol, porte cochère. — L'eau Chantal, la seule approuvée, à la propriété de teindre, à la minute, en toutes nuances et pour toujours, les cheveux et la barbe. Cette composition est également la seule qui soit sans inconvénient pour la santé; aussi, recommandée par la médecine, jouit-elle d'une vogue immense dans le monde élégant. — Prix: 6 fr.

Nota. On expédie dans Paris et les départements.

De CLERMONT, gérant responsable.

IMPRIMERIE BAILLY, DIVRY ET COMP., PLACE SORBONNE, 2.